

L'Abelle de la Nouvelle-Orleans
NEW ORLEANS PUBLISHED
INGO. L. L. L.

Adresse: 233 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

RECEVOIR LES PRETRES AN-
CIENS DE BREVETS, VIEUX
DES ET LOCATIONS, ETC. QUI
S'OLONT AU PRIX REDUIT
DE 10 CENTES LA LIGNE. VOIR
UNE AUTRE PAGE.

TEMPERATURE

Du 1er avril 1907.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7h du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

EN EUROPE.

La guerre de l'Amérique Cen-
trale n'est pas d'une importance
suffisante pour qu'on estime que
la paix soit troublée dans l'hémi-
sphère occidental; elle n'est mé-
me pas inquiétante, attendu
qu'elle ne durera probablement
pas longtemps et que, en tout
cas, elle restera confinée à trois
ou quatre petites républiques.

Les grandes puissances du
Nouveau Monde, les Etats Unis,
le Mexique, le Brésil, l'Argen-
tine, n'ont aucun sujet de prendre
les armes; elles ne deman-
dent certainement qu'à maintenir
cette paix qui leur permet de dé-
velopper leurs ressources et de
s'enrichir prodigieusement. L'in-
cendie de San Francisco, qui a
un moment ému le peuple améri-
cain, est clos, tout au moins pro-
visoirement; et le Japon ne semble
pas disposé à en soulever un au-
tre. Il a sans doute jugé qu'il
était préférable d'accepter la so-
lution trouvée à Washington,
si incomplète qu'elle puisse lui
paraître. Il en a été de même
dans les Etats-Unis, et le seul
usage un peu gros qui obscur-
cissait le ciel de l'Amérique a
disparu.

D'autre part, rien n'indique
précisément que le ciel européen
doive être troublé d'ici peu. Le
Gros événement du moment est
l'occupation d'une ville du Maroc
par des troupes françaises, mais
il n'a absolument rien d'inquié-
tant, attendu que les puissances
connaissent parfaitement les in-
tentions du gouvernement de
Paris et qu'aucune d'elles ne songe
à intervenir.

Le Sultan du Maroc recevra
une leçon qui le décidera selon
toutes probabilités à prendre des
mesures pour assurer la sécurité
des étrangers dans son pays, et
la France y verra son influence
augmenter.

L'opinion publique ne s'en oc-
cupe qu'à ces points de vue et
paraît attachée plus d'intérêt à
l'entretien que viennent d'avoir
le prince de Bulow, chancelier de
l'empire d'Allemagne, et Signor
Tittoni, ministre des affaires
étrangères d'Italie.

Il était annoncé que la politi-
que serait exotique des conversa-
tions entre les deux hommes
d'Etat, mais on ne croyait guère
à une abnégation de leur part, et,
en effet, les avis reçus de Ven-
drol où ils se sont rencontrés
dimanche apprennent que les
questions politiques internationales
sont actuellement à l'ordre du
jour ont été discutées.

C'est, paraît-il, l'efficacité et la
solidité de la triple alliance qui
ont particulièrement retenu l'at-
tention de MM. de Bulow et Tit-

toni, tous deux étant d'accord
qu'il fallait améliorer les rela-
tions entre l'Italie et l'Autriche,
attendu que le plus grand danger
menaçant ces deux pays était un
conflit entre eux.

C'est évidemment dans un es-
prit pacifique que les deux hom-
mes d'Etat se sont abordés, et
c'est dans les mêmes dispositions
qu'ils rencontreront prochainement
le ministre des affaires
étrangères d'Autriche. On peut
donc croire que la paix ne sera
nullement troublée dans l'Euro-
pe centrale.

D'autre part, les troubles de
Roumanie s'apaisent et le calme
semble se rétablir dans toute la
péninsule des Balkans.

Par contre, les nouvelles de
Russie ne sont guère satisfaisantes.
Le gouvernement a décidé,
dit-on, de dissoudre la nouvelle
Douma. Les amis de ce pays le
regretteront, car il est probable
que cette mesure va causer de
nouveaux désordres.

LES OBSEQUES
DE
M. Casimir-Perier.

(D'un Envoyé Spécial.)

Pont-sur-Seine:

La volonté du mort a été obéie.
Ses enfants, ses amis, la popula-
tion tout entière du petit village
où il repose à présent, ont fait à
l'ancien Président de la Républi-
que les obsèques très simples,
très silencieuses qu'il désirait.
Mais cette simplicité, ce silence
même, — dans le décor sinistre
d'un ciel pluvieux, d'une campa-
gne sans verdure — ajoutèrent,
semble-t-il, une grandeur à cette
cérémonie où spontanément avait
pris part une foule considérable
d'amis, de collaborateurs d'hier,
de compagnons des travaux et
des batailles d'autrefois....

Très peu de dames. Mille
hommes, au moins. Les assis-
tants parisiens ont été amenés
par un train spécial parti de la
gare de l'Est à neuf heures
du matin et en tête duquel
est un wagon-salon d'ou
descendent, à onze heures, M.
Jean Lanes, secrétaire général
de la présidence, représentant le
Président de la République, et le
commandant Schlumberger; M.
Emile Loubet, M. Clemenceau,
président du Conseil; le général
Piquart, ministre de la guerre;
M. Stephen Pichon, ministre
des affaires étrangères; Barthou,
ministre des travaux publics;
Antonin Dubost, président du
Sénat; Lourties et Guérin, vice-
présidents; Cruppi, vice-prési-
dent de la Chambre des députés;
le général Dalmstein, gouverneur
de Paris; M. Lépine, préfet de
police.

La foule des autres assistants
occupe plusieurs wagons à con-
voier. Les représentants du Par-
lement sont nombreux. Parmi
eux:

MM. Charles Dupuy, Peytral,
Univert, Strauss, Prévot, Wad-
dington, Audiffren, Denoit, Le-
chevalier, Fergemol de Bostqu-
nard, sénateurs; Ribot, Paul
Deschanel, Delcassé, Aynard, Jo-
seph et Théodore Reinach, Co-
chery, Gaillain, Thierry, Castil-
lard, Gauthier (de Clagny), Fer-
dinand Dreyfus, Thierry-Dela-
noye, députés.

Un nombre des autres assis-
tants:

MM. A. Lanes de Montabello,
Paul Drouéville, Dufanille, Con-
lon, vice-président du Conseil
d'Etat; A. Delatour, Ferdinand

Perier, prince Auguste d'Aren-
bert, Ernest Carnot, Charles-
Roux, Jules Comte, Em. Rodo-
canachi, Paul Melon, Güner,
Paléologue, Favareille, mar-
quis Calmon Maison, L. de
Warenghein, Petitjean, G. de
Coutouly, baron de Chabaud Lan-
tour, Blondot, marquis de Branc-
otte, A. de Singly, de Oaxotte, vi-
comte de Malartic, baron de Cou-
lange, comte Louis de Montes-
quieu-Fresnes, baron E. de Ba-
rante, comte A. d'Ormesson, R.
Bompard, baron J. d'Almeida,
baron Le Lasseur, F. de Boislisle,
sir Henry Anstin Lee, Paul Lou-
bet, comte de LaRiboisière, comte
de Galard, baron Louis de La-
grange, duc d'Etienne, Guibourg,
procureur de la République; E.
Walckenaer, général Baillood,
Georges Pallain, du Taiguay,
Edgar Bonnet, comte de
Viel-Castel, baron Jean de
Nervo, Francis Charmes, L.
Mabillean, Mahot de La Quéran-
tonnais, F. Perquer, baron de
Langlade, comte de Montalivet,
comte de Bourqueney, le docteur
Albert Calmette, directeur de
l'Institut Pasteur de Lille, le co-
lonel et les officiers du 29e dra-
gons, etc.

Le maire et le Conseil muni-
cipal de Pont-sur-Seine sont venus
au-devant des invités officiels et
les conduisent à travers la foule
des paysans, vers l'entrée du
parc la plus rapprochée du villa-
ge. De cette entrée on aperçoit, au
delà des vastes prairies vallonné-
es, le château: deux corps de
logis d'aspect sévère, sous leur
revêtement de briques et que do-
mine de hauts toits d'ardoise; au
centre, reliant l'un à l'autre les
bâtimens, une longue galerie
surmontée elle aussi d'une tou-
te d'ardoise, dans la hauteur de
laquelle a été construit l'unique
étage du château, et que sépa-
rent de l'entrée principale une
cour bordée d'arceaux de briques,
quelques beaux arbres, une pie-
ce d'eau.

Ce domaine appartient aux
Casimir Perier depuis quatre-
vingt-cinq ans. Mais la maison
actuelle ne date que de 1847, et
les constructions qu'elle rempla-
ça à cette époque remplaçaient
elles-mêmes — depuis 1821 — l'an-
cien château dont le ministre de
Louis-Philippe n'avait trouvé,
quand il acheta le domaine, que
les fondations.

De la gare de Pont-sur-Seine
au point où nous sommes réunis,
la distance est courte; tout le
monde est à pied. Et à cet ins-
tant, un spectacle étonnant nous
est donné. Le long de l'immense
allée qui serpente à travers les
pelouses nues, du château à l'en-
trée du parc où se sont arrêtés
les invités parisiens, une théorie
d'hommes en deuil, de surplis
blancs, de bannières et de cierges
allumés avance très lente-
ment vers nous. A onze heures
exactement, la levée du corps a
lieu, à la chapelle du château.
La cloche de la petite église son-
ne à toute volée, et voici derrière
le clergé, les Vétérans de 1870,
les délégués des Sociétés de se-
cours mutuels de Maizières-la-
Grande-Paroisse, de Romilly-sur-
Origny-le-Sec, et le fourgon.
Nœuds de crêpe aux lanternes
allumées; l'attelage drapé de
noir; à droite et à gauche, les
pompiers. On aperçoit le cercueil
ouvert du caveau le cercueil de
l'ancien Président, qu'un simple
drap noir recouvre. De dehors
on aperçoit l'intérieur du monu-
ment, disposé en chapelle. Les
caveaux n'y sont point souve-
rains, mais se superposent des
deux côtés de la nécropole, dans
l'espèce de mur. Le corps de
M. Casimir-Perier reposera là,
près de celui de son père.

Les dernières prières sont di-
tes. Pas un discours n'est pro-

nom du chef de l'Etat le fils, le
gendre et le beau-frère de l'an-
cien Président.

Le cercueil tiré du fourgon est
déposé par les pompiers sur un
brancard derrière lequel s'avance,
la médaille militaire au revers
de la redingote, un vétéran de
70, porteur du cercueil sur lequel
ont été placés les insignes de
grand-croix et la croix de la Lé-
gion d'honneur gagnée au feu, il
y a trente-sept ans, par le capi-
taine Casimir-Perier.

Le cortège se met en marche,
précédé des délégations locales
et de leurs bannières. Derrière
la famille s'avancent les repré-
sentants du Président de la Ré-
publique, les ministres, M. Emi-
le Loubet, le Conseil municipal
de Pont-sur-Seine, les ségétaires
et les députés, la foule des amis.

La vieille église érige, à quel-
ques pas de là, son clocher dé-
cristé au-dessus des maisonnet-
tes blanches du village. Elle est
de construction très ancienne.
Elle a son histoire. Le seigneur
Claude Bouthillier de Chavigny
qui fut le propriétaire du château
de Pont-sur-Seine, avant le prin-
ce de Saxe et la princesse Læti-
tia, avait confié, il y a deux siè-
cles et demi, au peintre Le Brun
le soin de décorer les murs de la
petite église. Quelques jolis vas-
tiges de cette décoration subsis-
tent encore, au haut des mar-
raies. Ailleurs, les pinceses de
"restaurateurs" modernes a re-
couvert les peintures d'on ne
sait quels badigeonnages et co-
loriages incohérents, qui sont
pénibles à regarder. Le long de
cette polychromie offensante ou
à disposé des tentures de deuil
quise continuent jusqu'au chœur,
et l'enveloppement. En quelques
minutes, l'église est remplie; un
grand nombre d'assistants, faute
de place, n'y peuvent en-
trer. Mgr l'évêque de Troyes
a délégué à la cérémonie le
curé doyen de Nogent-sur-Seine.
C'est lui qui donne l'absoute,
assisté du curé de Pont-sur-
Seine, par qui le service reli-
gieux est célébré, et des clergés
des deux paroisses dont le petit
orgue accompagne les chants de
ses notes maigres. En une demi-
heure, tout est fini.

Le cimetière n'est séparé de
l'église que par quelques mètres
de route, bordée de jardins. A
un bout du cimetière s'élève un
vieux moulin déaffecté, ancien-
ne propriété des Perier. Le ca-
veau de la famille est à l'autre
bout. Il est compris dans l'en-
ceinte du cimetière commun, mais
y forme une sorte de petit domai-
ne séparé. C'est une construc-
tion basse et massive en pierre
blanche, à face centrée, sans or-
nemens. Un perron de deux
marches; une porte de bronze;
une grosse croix sculptée
dans la pierre, au-dessus. Pas
un nom, pas une inscription.
On peut, de la route,
arriver au caveau par une entrée
particulière que sépare du mo-
nument une allée bordée de cy-
près. C'est le chemin que suit
le cortège. Le directeur de la
maison H. de Borniol, M. Ben-
goid, a réglé et intelligemment
tous les détails de la cérémonie
que, malgré l'étroitesse des che-
mins ou la foule évolue, et sans
les secours d'aucune police, l'ordre
en reste parfait jusqu'à la fin.

Il est midi et demi. Les pom-
piers ont déposé devant la porte
ouverte du caveau le cercueil de
l'ancien Président, qu'un simple
drap noir recouvre. De dehors
on aperçoit l'intérieur du monu-
ment, disposé en chapelle. Les
caveaux n'y sont point souve-
rains, mais se superposent des
deux côtés de la nécropole, dans
l'espèce de mur. Le corps de
M. Casimir-Perier reposera là,
près de celui de son père.

Les dernières prières sont di-
tes. Pas un discours n'est pro-

noncé, et le lent défilé commence.
La famille a gagné le centre du
cimetière; les assistants passent,
et se saluent.

M. Jean Lanes, M. Emile Lou-
bet, les ministres reprennent à
pied la direction du château et
vont y saluer Mme Casimir-Perier,
sa fille et sa belle-sœur,
qu'entourent quelques amies et
les membres de leur famille. La
mère de M. Casimir-Perier n'a
point quitté l'hôtel de la rue Ni-
tot.

Une heure après la cérémonie,
un train spécial ramenait à Pa-
ris les membres du gouvernement
et la plupart des invités. Les dé-
léguations se dispersaient; le petit
pluvieux reprenait, sous le ciel
pluvieux, sa vie nonchalante.

Discours du Président de la
République.

Voici le discours prononcé par
M. Fallières aux obsèques des
victimes du "Iéna."

La Marche funèbre de Chopin
jouée par la musique de la flotte
s'était tue et ses notes lentes
avaient cessé de pleurer une à
une lorsque le Président de la
République tira de sa poche un
papier et lut son discours, y ex-
primant comme il convenait, en
un langage d'une grande nobles-
se, l'émotion nationale:

Messieurs,
Les circonstances profondé-
ment douloureuses qui nous réu-
nissent pieusement devant ces
cercueils sont des plus cruelles
qui puissent ébranler la consci-
ence et troubler la vie de la na-
tion.

En venant conduire le deuil de
la marine à laquelle, dans un
passé trop récent, les coups im-
pitoyables de la fortune n'ont éparg-
né ni tant d'amères tristesses ni
tant de malheurs déconcertants,
j'ai tenu à apporter moi-même à
notre vaillante armée de mer — au
nom du gouvernement de la Ré-
publique qui l'entoure de sa re-
connaissante sollicitude et de
son inébranlable confiance, au
nom de la France dont elle est le
légitime orgueil et l'une des plus
chères espérances — l'hommage
suprême de la patrie.

À la nouvelle de l'épouvanta-
ble catastrophe, le monde entier
a été remué comme par un friso-
n de solidarité, et des trônes
et des peuples sont venus de par-
tout des témoignages de géné-
reuse sympathie bien faits pour
honorer à la fois la mémoire des
victimes et le pays qui pleure
sur leur sort.

Pour ceux qui sont morts,
hélas! quelle parole pourrait
exalter assez la gloire du sacrifi-
ce!

Quel langage dénombrément
d'affreuses péripéties!
Sans parler de cette puissante
unité de combat dont les flancs
bonlevés attestent la désast-
ration et la ruine, et qui man-
quera demain à la force de nos es-
cadres, combien sont-ils, ces
commandants et ces officiers, à
la brillante carrière, à la science
consommée, au caractère sans
proche, à l'initiative hardie an-
cien qu'au sang-froid sans défaill-
liance, ces seconds maîtres et
quartiers-maîtres habités, sous
leurs ordres, à ne jamais mar-
chander ni braver ni dévoue-
ment, ces simples marins, ces
mécaniciens et ces chauffeurs
dont la résolution, l'obéissance
et le courage étaient noblement
relevés par le sentiment inalté-
rable du devoir, tous ces braves
gens, en un mot, hier l'honneur
de la marine, qui sans distinc-
tion de grades et de situations,
du plus humble au plus élevé,

ont héroïquement succombé dans
l'accomplissement de la tâche
commune?

Combien sont-ils encore, ceux
que la mort a épargnés, mais
que de terribles blessures ont
cloués sur un lit d'hôpital, ou
marqués du soccu indélébile
d'une fatalité sans merci?

Combien, enfin, pour essayer
de conjurer l'étendue du désas-
tre et de protéger la vie de leurs
camarades, ont prodigué sans
compter, au milieu de l'effroya-
ble tourmente, un sang qui n'au-
rait dû couler que pour la défen-
se du pays et l'honneur du dra-
peau?

Nos annales maritimes s'ouvri-
ront au récit de la funèbre tragé-
die de "l'Iéna". On y verra, une
fois de plus, que notre armée de
mer est, comme notre armée de
terre, une des plus nobles écoles
de courage, de dévouement et de
devoir.

Ce qu'elle est aujourd'hui,
nous pouvons l'affirmer, elle le
sera dans l'avenir. Les grands
exemples font les grandes vertus,
et de la semence du sacrifice
sort le développement indéfini de
l'idéal et de la grandeur morale
de l'humanité.

Un jour, aux Etats Unis de
l'Amérique du Nord, dans une
cérémonie publique, dont la
notre, par certains côtés, rap-
pelle le souvenir, le président
Lincoln, faisant l'oraison funèbre
de soldats morts, eux aussi, pour
leur pays, prononça ces fortes
paroles: "Nous ne venons pas
ici pour consacrer les morts;
nous venons leur demander de
nous confirmer dans nos de-
voirs."

Que chacun médite les termes
de cette admirable leçon.

Comme Lincoln, nous deman-
dons, nous aussi, à nos glorieux
morts, que nous saluons bien
bas, la tristesse au cœur et les
larmes aux yeux, de nous raffermir
dans la religion du courage et
le culte du devoir.

THEATRES.

ORPHEUM.

Beaucoup de monde hier soir à
l'Orpheum pour assister à l'ins-
tallation d'un nouveau programme,
et un succès de plus à ajouter à
ceux qui remportés ce jour théâ-
tral depuis le commencement de
la saison.

James J. Morton, diseur de mo-
nologues comiques, les quatre
danseurs Ford, les deux gym-
nastes Kinner-Moulin, la célèbre
chanteuse et instrumentiste Lavinia
de Witt, les chats merveilleu-
sément dressés de Claire Bessey,
les joueurs de cornemuse de Sat-
cliffe ont été tour à tour bruyam-
ment applaudis.

TULANE.

C'est en foule que le public est
allé applaudir dimanche et hier
soir "The Gingerbread Man", une
très gaie comédie musicale que
donne le Tulane, et tout indique
que le succès durera la semaine
entière.

Cette pièce bouffonne est super-
bement montée et les costumes
qui portent les artistes sont de
toute beauté. Quant à l'exécution
elle est irréprochable. Les divers
rôles sont rendus avec talent, et
parmi les artistes s'en trouvent
qui possèdent de fort jolies voix.
Le chœur, qui est composé de
jeunes et gracieuses personnes, est
parfaitement stylé et ne contribu-
pas peu au succès.

CHESBENT.

"The Old Homestead", l'admi-
rable drame qui tient la scène de-
puis de nombreuses années et la
tiendra longtemps encore, n'a
certes nulle part plus d'admira-
teurs qu'à la Nouvelle-Orléans.
Il n'en est pas besoin d'autre
preuve que la foule qui s'est por-
tée au Crescent dimanche soir
pour assister à la première repré-
sentation de la pièce cette saison.
Il n'y avait pas moins de monde
hier soir, et il n'y aura que des
salles comblées à ce théâtre cette
semaine.

L'œuvre de Denman Thomp-
son est admirablement interpré-
tée par des artistes distingués, ce
qui en double le charme.

LYRIC.

Pour la dernière semaine de la
saison au Lyric la troupe Brown-
Baker a choisi une des pièces les
plus populaires du répertoire:
"Monte Christo", et elle va ainsi
terminer glorieusement son enga-
gement à la Nouvelle-Orléans.

La salle était foulée hier soir, et
c'est avec enthousiasme qu'elle a
applaudi les artistes. Tous d'ail-
leurs ont été parfaits, entièrement
à la hauteur de la renommée qu'ils
ont acquise cet hiver.

Pour la troupe Brown-Baker la
dernière semaine de son enga-
gement à la Nouvelle-Orléans sera
une des plus fructueuses.

SHUBERT.

C'est dans "Glorious Betty",
une comédie en quatre actes écrite
par Rida Johnson Young et que
donnera le Shubert pendant une
semaine à partir du 15 avril, que
la délicieuse actrice Mary Man-
ning remporte son plus grand
succès artistique, succès plus
grand encore que celui qu'elle a
remporté dans le rôle de Janice
Meredit.

La situation à Zion City.

Chicago, 1er avril. — Wilburn
Glen Voliva, l'individu qui l'an
dernier, lors de la maladie de De-
wey avait usurpé les fonctions de
celui-ci et avait pris la direction
des affaires de Zion City, a lancé
aujourd'hui un ultimatum à la po-
pulation zioniste qui depuis quel-
ques mois semble fatiguée du
joug que fait peser sur elle Voli-
va.

Il déclare que si d'ici au pre-
mier mai le peuple de Zion City
ne se soumet pas à lui, il adoptera
des mesures radicales qui le for-
ceront à la soumission.

Voliva dénonce en termes éner-
giques les meneurs de l'opposition
et termine sa proclamation
sur ces mots:

"Je vous le dis, fonctionnaires
et peuple de Zion, que je vous
accorde encore un mois de ré-
flexion. Si d'ici au premier mai
vous n'avez pas adopté une atti-
tude différente je prendrai des
mesures radicales pour mettre fin
aux critiques soulevées contre moi."

La société médicale de la Nou-
velle-Orléans et les laitiers.

Les membres de la Société médi-
cale de la paroisse d'Orléans ayant
appris qu'opposition était faite à
l'exécution des ordonnances rela-
tives à la vente du lait, au contrôle
sanitaire des laiteries et aux limites
dans lesquelles elles doivent être
installées, ont adopté une résolu-
tion requérant le conseil municipal
de mettre en vigueur les dites or-
donnances sans modification ni
aménagement.

Les membres de la Société sont
d'avis que toute négligence à cet
égard serait nuisible à la santé pu-
blique.

Feuilleton

DE

Abelle de la N. O.

No. 55 Commencé le 23 déc. 1906.

L'ENFANT
DE LA
DUGHESSE.

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR PIERRE SALES

TROISIÈME PARTIE

VIII

LE GRAND DANGER DE LA VIE.

(Suite.)

Ils avaient accompli leur de-
voir jusqu'au bout avec elle.

leur conscience, sinon leur cœur,
était en paix.

Aussi, la maison étant vidée,
Frinette n'hésita pas à y intro-
duire Marion pour que tout fût
"enlevé en un tour de main".
Et bien avant midi, la voiture
emportait le petit mobilier.

Et Frinette, radieuse, saluait
avec Marion. Et elles bavardaient,
et elles riaient: elles
avaient l'air de faire une partie
de plaisir.

Cela ne les empêchait pas d'a-
voir leur pointe de agresse; et,
comme Frinette remarquait tout
d'un coup que cette bonne Ma-
riou était cramoisie, que de gros-
ses gouttes de sueur roulaient
sur son visage, ce qui indiquait
la nécessité de prendre une voi-
ture, Marion protesta de toute
son énergie.

Ah! mais non, on n'allait pas
dépenser trente sous.... ni même
un taximètre, quand on avait
besoin de si bien défendre ses
petites économies!

—Car, vois-tu, ma chère, si
l'argent ne me tient pas dans le
porte-monnaie quand j'en gagne
..... assésit; que je suis
sans place, on ne me ferait pas
dépenser un centime de travers!
C'est grâce à cela que je n'ai ja-
mais été embêtée.

—On peut bien prendre l'om-
nibus, au moins?

—Et bien! et surveiller la
voiture!.... Et quel que chose
en tombait.... Il y a justement
les cartons à chapeaux.... Tiens

.... celui qui est à côté du co-
cheil!

La voiture était arrivée au
bout de la rue des Saints-Pères,
où, par suite d'un encombrement
de tramways, d'autos, d'omni-
bus, la voiture penchait dans le
ruisseau; et le carton à chapeau,
et un paquet d'ombrelles et de
parapluies seraient tombés sur
le trottoir si Marion ne les avait
rattrapés.

Ce fut l'occasion d'une verte
semonce aux démenageurs, qui
avaient répondu de tout, et qui
allaient se mettre en colère si
Marion constatant qu'ils étaient
encore plus cramoisie qu'elle,
n'avait terminé la discussion par
l'ordre d'un petit verre au pro-
chain marchand de vins.

—Il n'y a qu'à savoir les pren-
dre, dit-elle à Frinette.

C'est qu'elle savait s'y pren-
dre adroitement en tout, dans ce
mouvement éadiable de la vie
parisienne, où elle avait vécu
tousjours seule, n'ayant plus de
famille et tachant de s'amuser
de tout, même de son bon gros
cœur.

Et elle fut merveilleuse d'acti-
vité, d'adresse, de surveillance,
lorsqu'il fallut transporter le
"petit baluchon" au sixième
étage.

Ça allait encore à peu
près jusqu'au cinquième, où il
leur était loisible d'arriver par
le grand escalier; mais là com-
mençait la difficulté du sixième,
auquel on n'accédait que par un

petit couloir, avec un coin terri-
ble à franchir pour des meubles
.... et puis un petit escalier en
échelons où elle se demandait
comment elle avait pu faire pas-
ser ses meubles à elle, surtout sa
belle toilette, qui était le princi-
pal objet de son installation.

Et il y avait aussi, dans le
petit mobilier de Frinette, une lar-
ge commode ventrue, ancienne,
avec de fort jolis cuivres, ma-
foi! qu'elle s'était offerte avec
l'argent d'un livret de caisse d'é-
pargne obtenu jadis comme prix.

Les démenageurs la mesurè-
rent avec leur mètre, puis mesu-
rèrent les couloirs, les recoins,
l'escalier, et déclarèrent qu'il
était parfaitement inutile d'es-
sayer de la faire passer.

—Ah bah!....

C'est alors que l'on vit made-
moiselle Marion dans toute la
beauté de son caractère et de
son initiative; et les démena-
geurs apprirent que cette jolie
fille, qui avait si généralement
payé une seconde station au bas
de la maison, n'avait pas plus sa
langue dans sa poche que ses
yeux dans la tête.

Elle mesurait, elle aussi, avec
son mouchoir, et elle s'écria fou-
gueusement que "ça passerait....
on le diable y serait...." Et, que
le diable y fut ou non, il fut
incapable de résister à la forte
fille, qui souleva à elle seule la
lourde commode, hurlant au dé-
menageurs de ne plus y toucher,
de la laisser la guider à elle seu-

le.... Et avec des finesse que
n'aurait jamais les plus adroits
des hommes, elle parvint à la
faire passer, sans l'avoir endom-
magée.

Et quelle joie, quel triomphe,
une fois que tout fut transporté
dans le petit logis, si gai sous le
grand air et la lumière qui l'illu-
minait!

—Hein! faisait Marion, si on
les avait écoutés.... crois-tu
qu'il y en avait un qui parlait
de lui rogner les pieds?... Rog-
ner les pieds à cette merveille!
.... C'est que je m'y connais,
tu sais.... Ça vaut.... ça vaut
..... Combien l'as-tu achetée,
cette commode?

—Pas très cher.... pas plus
de cinquante francs!....

Mais cela n'enlevait rien à sa
valeur.

Et Marion affirma que dans la
chambre de la patronne, où elle
avait pénétré quelquefois quand
elle était essayeuse dans une au-
tre maison, elle en avait vu des
commodes qui valaient des mille
et des cent, et qui n'avaient rien
de plus que celle-ci.

Elle découvrit même en dépla-
çant le matras, ce qui stupéfia
Frinette, que la commode était
signée....

—Signée? fit-elle d'abord, en
ne comprenant pas.

—Regarde.... là.... c'est ce
que tu ne vois pas ces lettres:
J. A. O. O. B. Jacob! Paraît que
c'était un fabricant épanté de
cette époque-là et tous les meu-

bles qu'il a faits lui-même, il les
signait comme ça.

Ainsi donc, dans sa toute jeu-
nesse et sans être guid